

FIGURE 48. *Robe nuptiale.* Math. 22.

(La même année 33.)

Tout le temps, depuis l'entrée de J.-C. dans Jérusalem jusqu'à sa passion, se passa en diverses conférences qu'il eut avec les Juifs, par lesquelles il leur reprochait leur infidélité, et leur prédisait que les païens et les idolâtres prendraient leur place dans le royaume de Dieu. Mais pour abatre en même temps la vanité que les Gentils pourraient avoir de s'être vus préférés à un peuple autrefois si chéri de Dieu, il fait voir dans une même parabole, de quelle manière il a rejeté les Juifs, et avec quelle sagesse les Gentils doivent maintenant remplir leur place. Le royaume des cieus, dit-il, est semblable à un roi qui fit un grand festin pour les noces de son fils, et qui envoya ses serviteurs pour appeler ceux qu'il y avait invités. Mais ces personnes, méprisant ce prince, refusèrent d'y aller. Il leur envoya encore d'autres serviteurs pour leur représenter qu'il avait préparé ses viandes et tué ses volailles. Ils négligèrent encore de se trouver au festin, et ils allèrent les uns à leur maison de campagne, les autres à leurs affaires particulières, et les autres, encore plus ingrats, traitèrent outrageusement les serviteurs de ce roi, et les tuèrent. Le roi entra dans une grande colère, lorsqu'on vint lui donner avis de ce qui s'était passé. Il envoya aussitôt ses armées pour perdre ces homicides, et réduire leurs villes en cendres. Ce qui étant fait, il dit à ses serviteurs: Vous voyez que le festin des noces est tout prêt, mais ceux que j'y avais invités n'en étaient pas dignes. Allez donc à toutes les entrées des chemins, et amenez tous ceux que vous trouverez. Les serviteurs obéirent à leur maître. Ils assemblèrent indifféremment un grand nombre de personnes, bons et méchants, et la salle du festin fut remplie. Lorsqu'ils étaient à table, le roi entra dans cette salle pour voir ceux qui y avaient été appelés. Et en ayant remarqué un qui n'avait pas sa robe de nocés, il lui dit: Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale? Cet homme demeura muet. Alors le roi commanda à ses serviteurs de lui lier les mains et les pieds, et de le jeter dans les ténèbres extérieures. Et il conclut cette parabole par ces paroles étonnantes: Il y en a beaucoup d'appelés, mais il y en a peu d'élus. J.-C., par cette parabole, qui marque la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils, nous apprend qu'il veut que nous travaillions à nous rendre dignes des grâces qu'il nous a faites, et que s'il a la bonté de nous prévenir, en nous appelant à ces nocés mystérieuses, le moins que nous pouvons faire

est d'y aller dans un état qui ait du rapport avec la majesté de celui qui nous invite. Les SS. Pères ont dit que cette robe nuptiale est l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la vérité et dans la justice. Si nous ne travaillons à nous revêtir de cette robe, il est à craindre que Dieu ne nous rejette de son festin, et que la nudité où il nous voit par la corruption du vieil homme dont nous sommes revêtus, ne l'oblige à commander à ses serviteurs de nous rejeter dans les ténèbres qui nous séparent à jamais de lui. Cet homme, selon S. Augustin, en représentait un grand nombre d'autres, et marquait tout le corps des méchants, qui ne connaissent pas l'état honteux où ils sont, qui sont nus sans le savoir, et dont les autres voient les habillements sales, sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes. C'est pourquoi il faut avoir souvent devant les yeux cette parabole de l'Apocalypse: Je viendrai bientôt comme un larron, dit le Seigneur; heureux celui qui veille et qui garde bien ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'il n'expose pas sa confusion aux yeux des autres.

FIGURE 49. *Parabole des talents.* Math. 25.

(La même année 33.)

Avant que J.-C. finit sa prédication, il voulut encore effrayer les hommes, en les avertissant de la sévérité de ses jugements. Il leur proposa la parabole des vierges folles et des vierges sages, pour nous apprendre que quelque saint que soit notre état, et quelque éclatantes que puissent être nos bonnes œuvres, marquées par ces lampes luisantes et ornées, nous serons rejetés de Dieu, si nous n'avons, comme dit S. Augustin, cette huile d'une humilité sincère et intérieure qui nous persuade que nous ne sommes rien devant Dieu, et que c'est sa grâce qui fait tout en nous. Mais la parabole des talents, que S. Mathieu rapporte ensuite, nous apprend beaucoup de vérités très importantes. Un homme, dit-il, étant prêt de faire un long voyage, appela ses serviteurs, et leur donna tous ses biens, cinq talents à l'un, deux à un autre, et un à un autre, à chacun selon sa force et selon sa capacité. Celui qui en avait reçu cinq employa si utilement cet argent de son maître, et travailla avec un si heureux succès qu'il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux, fit la même chose, et gagna deux autres talents. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, l'alla cacher en terre, sans le faire profiter. Le maître de ces serviteurs étant revenu longtemps après, se fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents, offrit les cinq talents qu'il avait gagnés: son maître le louant de cette fidélité, lui promit de l'é-

tablir en autorité, et de le faire jouir de tous ses biens. Celui de même qui en avait reçu deux, en offrit deux autres à son maître, qui le loua aussi, et récompensa sa fidélité, comme il avait fait celle du premier. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, s'approchant de son maître, lui dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère, et que vous recueillez où vous n'avez point semé. C'est pourquoi la crainte que j'ai eue de vous, m'a fait cacher votre argent en terre. Tenez, voilà ce que vous m'avez donné. Son maître lui répondit : Méchant et lâche serviteur, puisque vous saviez que je recueille où je n'ai point semé, que n'avez-vous donc mis à la banque l'argent que je vous ai donné en partant, afin que j'en recueillisse l'usure? Et étant irrité contre ce serviteur qui voulait même excuser sa paresse et la faire passer pour une prudence, il lui fit ôter l'argent qu'il avait, pour le donner à celui qui avait mieux usé du sien, et il commanda ensuite qu'on le jetât dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire, dans une entière privation de la lumière de Dieu. Les SS. Pères ont tremblé en considérant cette parabole. Ils ont vu le danger où l'on tombe également, si l'on travaillait au-delà de ce que Dieu veut, ou si l'on ne travaillait pas autant qu'il le veut. Il était aussi dangereux à ses serviteurs, ou de vouloir servir leur maître selon le talent qu'il avait donné aux autres, ou de ne le pas servir selon le talent qu'ils en avaient reçu eux-mêmes. Il n'y a point d'humilité plus grande, que de ne s'avancer point à servir Dieu dans les œuvres de la charité au-delà du degré de la grâce que l'on sent en soi, et de ne point passer outre par une présomption fondée sur une apparence de charité. Mais il n'y a point aussi de plus grand malheur, que de retenir inutilement les dons de Dieu : et la rigueur dont on use envers celui qui avait caché son talent en terre, a épouventé souvent les saints, et leur a fait vaincre leurs répugnances pour se rendre humblement à ce qu'il semblait que l'ordre demandait d'eux.

FIGURE 50. Jugement dernier. Math. 25.

(La même année 33.)

Après que par la parabole des vierges et par celle des talents, J.-C. eut averti les premières personnes de son Eglise de la rigueur effroyable de sa justice, il exhorta ensuite en général tous les hommes à veiller sur eux, en leur représentant quel devait être le jugement universel. Cette instruction était extrêmement nécessaire pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes pendant cette vie ; car encore que J.-C. ait reçu de son père une souveraine domination sur tout le monde, il semble néanmoins

laisser agir les hommes et confondre toutes choses, comme s'il ne s'en mêlait pas. Mais J.-C., qui dès maintenant exerce invisiblement son jugement sur tous les hommes, et qui le fera paraître un jour avec éclat, nous montre assez que la plus grande sagesse de l'homme en cette vie est de s'occuper toujours l'esprit de cette pensée, et de prévenir de bonne heure ce jugement en nous jugeant nous-même par avance. Lors, dit-il, que le fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, et que toutes les nations seront rassemblées en sa présence, il les séparera, comme le pasteur sépare les boucs d'avec les agneaux. Il mettra les agneaux à la droite et les boucs à la gauche. Il dira aux uns : Venez, vous que mon père a bénis, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez logé. J'étais nu et vous m'avez revêtu. J'étais malade, et vous m'avez visité. J'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. Après avoir dit ces paroles de consolation aux justes, qui les surprendront même, et qui leur feront reconnaître sensiblement que lorsqu'ils faisaient ces actions de charité aux moindres de ceux qui sont à J.-C., ils les faisaient à lui-même, il ne surprendra pas moins les méchants, en leur reprochant leur dureté, de ce que l'ayant vu dans la faim, dans la soif et dans les autres extrémités, ils ne l'ont pas secouru. Ils lui demanderont, quand ils l'ont vu souffrir de la sorte sans le secourir. Mais J.-C. leur déclarera, dans toute la sévérité de sa colère, que lorsqu'ils refusaient leur compassion aux pauvres, ils la lui refusaient à lui-même. Enfin, après avoir ainsi publiquement relevé la charité des uns, et accusé l'ingratitude des autres, il fera passer les bons dans la vie éternelle, et précipitera les autres dans les tourments éternels. J.-C. nous fait comprendre par ces paroles, qu'il y aura bien du monde surpris à ce jugement, et qu'on reconnaîtra alors combien nous nous sommes trompés souvent dans les pensées de notre salut ; car il est visible, de ce que le Sauveur dit aux bons et aux méchants, qu'il ne suffit pas seulement de fuir le mal, mais qu'il faut faire le bien, puisque J.-C. condamnant les méchants, ne leur reproche point de crimes, mais seulement d'avoir manqué à la charité. Ainsi, selon que les SS. Pères l'ont remarqué par ces paroles de J.-C., une des plus grandes confiances qu'on puisse avoir en la miséricorde de Dieu, est l'exercice de la charité envers le prochain, dans toutes les rencontres qui se présentent à nous. Ceux qui s'appliquent sérieusement à leur salut, le reconnaissent sans peine. Leur foi leur rend les pauvres et chers et vénérables, après que J.-C. s'en

est voulu revêtir lui-même : et ils n'ont garde de dissimuler les occasions de les secourir, puisque l'omission seule qu'ils en pourraient faire, doit être un jour si sévèrement punie.

FIGURE 51. *La Cène.* Jean. 13.

(La même année 33.)

Après toutes les prédications que J.-C. fit au peuple depuis son entrée à Jérusalem, comme il ne restait plus que deux jours jusqu'à la fête de Pâques, il ordonna à ses disciples de préparer toutes choses. Lorsque tout était disposé, et que Judas avait déjà arrêté avec les Juifs de leur livrer son maître, le Sauveur entra dans une grande salle bien ornée, qu'il avait marquée à ses apôtres pour y faire la cène ensemble, et il leur déclara d'abord qu'il avait toujours eu un grand désir de célébrer cette Pâque avec eux, comme s'il n'eût compté pour rien tout ce qu'il avait fait jusque là pour ses disciples. Et voulant porter jusqu'au bout les marques et les effets de son amour, après qu'il eut mangé l'agneau avec eux, selon l'ordonnance de la loi, avant que d'établir son sacrement divin, il se rabassa jusqu'aux pieds de ses disciples, et prenant de l'eau dans un bassin pour les laver, il les essuya d'un linge dont il s'était ceint, finissant cette action d'une humilité si prodigieuse, par ces paroles qui regardent tout le monde : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même. Il reprit ensuite ses habits, et s'étant remis à table, il reprit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant : Ceci est mon corps ; il se donna à eux de ses propres mains, et il ne refusa pas cette grâce à Judas, quoiqu'il connût sa perfidie, parce qu'il ne voulait pas la découvrir aux autres, afin que la douceur dont il usait envers lui fit quelque impression sur la dureté de son cœur ; mais il fut le premier exemple qui nous montra que ce sacrement adorable, que le Fils de Dieu instituait alors pour la consolation et le salut des fidèles, ne serait que la condamnation de ceux qui le recevraient indignement, et que le démon entra dans leurs âmes, lorsque J.-C. entra dans leurs corps. Ce disciple doublement coupable du corps, et du sang du Fils de Dieu, témoigna son endurcissement jusqu'au bout ; et lorsque chacun des disciples épouvantés demandait à J.-C. s'il le trahirait, il a la hardiesse de demander aussi lui-même à J.-C., comme les autres, si ce serait lui qui serait le traître, et au même moment il sortit pour faire cette action détestable où son avarice l'avait peu à peu conduit. La perfidie de ce disciple a fait admirer aux SS. Pères la bonté du Sauveur, qui ne

laisse pas de se donner à lui comme aux autres, et qui souffre qu'il reçoive son sacré corps avec la même patience qu'il souffrit un peu après son baiser parricide. L'Eglise, dans tous les siècles, a toujours gémi, en sachant que son époux céleste souffrait encore tous les jours le même outrage à l'autel, dans son sacrement divin, qu'il souffrit alors. Elle a témoigné sa douleur profonde, de se voir obligée de donner la chair si pure du Sauveur à des âmes impures, et elle a admiré l'humilité de J.-C. qui ne sortit du ciel, ni de son autel, pour se venger de ceux qui l'outragent. Il veut être encore aujourd'hui sur nos autels, comme le modèle de notre patience : et si nous lui sommes fidèles, nous devons travailler, en le recevant, à nous rendre les imitateurs de son ineffable humilité, et pleurer le malheur de ceux qui le déshonorent par tant de communions sacrilèges.

FIGURE 52. *Jésus-Christ au jardin.* Math. 26.

(La même année 32.)

Après que Judas fut sorti d'avec J.-C. pour exécuter les desseins qu'il avait concertés avec les Juifs, le Sauveur fit aux apôtres un admirable discours, et nous apprit, enjoignant la parole avec son corps, qu'elle est aussi la nourriture de nos âmes, et que nous devons les allier ensemble, comme J.-C. l'a fait lui-même. Il dit en même temps à S. Pierre que le démon avait demandé de le tenter, mais qu'il avait prié son père pour lui. Cet apôtre au lieu de s'humilier de ces paroles et de cette promesse du Fils de Dieu, s'en éleva comme il parut aussitôt après : car J.-C. lui prédisant formellement qu'il le renoncerait par trois fois, avant que le coq chantât, il lui répondit hardiment qu'il ne le ferait jamais, et que bien loin de le renoncer, il était prêt à aller avec lui en prison, et même à la mort. Ainsi n'ayant pu être humilié par la terrible prédiction de sa chute, il fallut qu'il le fût bientôt après par sa chute même. Après donc que J.-C. eut dit à ses disciples ces vérités admirables, contenues dans ce dernier sermon, il leur commanda de prendre avec eux des épées, et il passa ainsi le torrent de Cédron, pour aller, selon sa coutume, sur la montagne des Olives. Ses disciples le suivirent, et lorsqu'ils furent en un lieu nommé Gethsemani, il les y fit demeurer, afin qu'il allât seul dans un jardin qui était proche, pour y prier, comme il faisait fort souvent ; c'est pourquoi cet endroit était connu de Judas. Il prit donc seulement avec lui Pierre, Jacques et Jean, qui lui étaient les plus chers entre ses disciples, et qui ne quittaient guère le Sauveur. Etant avec eux, il leur dit qu'il était

dans une tristesse mortelle, et il les exhorta à veiller avec lui pendant qu'il prierait. Il s'éloigna d'eux ensuite d'un jet de pierre, et se mettant à genoux, il pria son père de ne lui point faire boire ce calice; que néanmoins sa volonté se fit, et non pas la sienne. Il parut en même temps un ange pour le fortifier; et J.-C. entra dans l'agonie, tomba le visage en terre, et il sortit une sueur de sang qui coulait de tout son corps. Cet étrange affaiblissement du Fils de Dieu, a été l'admiration des SS. Pères qui, comparant J.-C. en cet état avec tant de saints qui ont été si gaiement à la mort, ont reconnu combien cette tristesse, cette crainte et cette faiblesse étaient mystérieuses; puisqu'ainsi qu'ils le remarquent très-sagement, les malades n'ont pas pu être plus forts que leur médecin, ni les membres que leur chef. Mais J.-C. a voulu prendre sur lui tous les effets de l'infirmité humaine, pour la consolation des faibles d'entre les Chrétiens, lorsqu'ils se trouveraient dans cette disposition aux approches des maux et de la mort; il nous a donné lieu de juger quels effets doit produire la gloire de sa résurrection et la vertu de sa grâce en nous, puisque sa faiblesse même est notre force, son trouble notre assurance, et sa tristesse notre consolation et notre joie. La prière qu'il a faite à son père, par trois fois, d'éloigner de lui ce calice, et qu'il conclut toujours par une humble soumission à sa volonté, est le modèle de toutes nos prières: après avoir témoigné, dans toute sa vie, une obéissance parfaite pour tous les ordres de son père, il semble qu'il la renouvelle à sa mort, et qu'il nese réserve, pour le temps de sa passion, que la seule obéissance: il nous a appris ainsi, que c'est particulièrement dans ce point que nous devons être fermes et inébranlables, et que dans les premières approches de la mort, nous devons travailler à vaincre toutes nos répugnances, pour nous abandonner à Dieu, et pour le prier que sa volonté se fasse en nous, et non pas la nôtre.

FIGURE 33. *Prise de Jésus-Christ.* Math. 26.

(La même année 33.)

Jésus-Christ se trouvant dans la tristesse et dans l'agonie au jardin, nous donna un grand exemple d'humilité en venant chercher dans ses disciples quelque consolation et quelque soulagement à ses maux. Mais il ne les trouva guère disposés à prendre part à ses peines, parce qu'ils étaient abattus d'un profond sommeil. Il les vint réveiller par trois fois, en leur disant ces paroles si saintes: Veillez et priez, parce que l'Esprit est prompt et la chair est faible. Mais lorsqu'il cessa de leur parler pour la troi-

sième fois, Judas parut avec une grande troupe de gens armés, qu'il avait eus des Juifs et des Pharisiens. Il leur avait donné pour signal, que celui qu'il baiserait était celui qu'il fallait prendre, qu'ils se saisissent aussitôt de lui, et qu'ils l'amenassent avec sagesse, de peur qu'il ne se sauvât d'entre leurs mains. Il vint donc, sans rien craindre, trouver le Sauveur du monde, et il le baisa. J.-C. le souffrit avec sa douceur ordinaire, pour nous apprendre à supporter ceux qui lui ressemblent, et à ne nous point aigrir des mauvais traitements des amis mêmes et des domestiques. Il lui dit néanmoins, en un mot: Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? Trahissez-vous le fils de l'homme par un baiser? Mais c'était plutôt pour tâcher de le faire rentrer en lui-même que pour se plaindre de son ingratitude. Après ce baiser de Judas, J.-C., qui avait fui autrefois, lorsqu'on voulait le faire roi, alla au-devant de ceux qui le voulaient prendre, et leur demanda qui ils cherchaient, mais d'une voix si puissante, qu'elle les renversa tous par terre. Il voulut montrer ainsi que ce n'était point par faiblesse qu'il mourait, mais par sa seule volonté. Il s'abandonna ensuite à ces méchants, et il respecta dans eux la puissance que son père leur avait donnée. S. Pierre fit quelques efforts pour le défendre. Il tira l'épée, coupa l'oreille de Malchus, serviteur du grand-prêtre. Mais J.-C., bien loin d'offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit S. Pierre de l'avoir faite. Il lui représenta l'inutilité de ce remède; et il lui dit que s'il n'était résolu de boire le calice que son père lui présentait, les anges sauraient bien le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et il dit seulement à ces archers, qu'ils l'étaient venus prendre comme un voleur et un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple où ils pouvaient l'arrêter: et lorsqu'il fut ainsi entre leurs mains, tous ses disciples s'enfuirent. J.-C. voulut consoler alors ceux qui tombaient par surprise entre les mains de leurs ennemis. Il savait qu'on le devait venir prendre, et il ne s'enfuit pas pour respecter l'ordre de son père, afin que ceux qui tomberaient dans un état semblable, sans le savoir, adorassent comme lui le pouvoir de Dieu dans les hommes, et qu'ils ne se laissassent pas aller aux plaintes et aux murmures; car tout est heureux pour celui qui considère qu'il ne souffre que ce qu'un Dieu a souffert, et à qui la foi fait bien comprendre la dignité, au plutôt la divinité de cette souffrance.

FIGURE 54. *Jésus-Christ devant Anne et Caïphe.* Math. 26.

(La même année 33.)

Jésus-Christ étant entre les mains des Juifs, on le mena d'abord

à Anne, le beau-père de Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là. Anne l'interrogea touchant ses disciples et sa doctrine. J.-C. répondit qu'il n'avait rien dit en secret, et qu'il pouvait s'informer de tout le monde de ce qu'il avait enseigné. Mais cette liberté déplaisant à un officier qui était auprès du Sauveur, il lui donna un soufflet, en lui demandant si c'était ainsi qu'il fallait répondre au grand-prêtre. J.-C. souffrit cet outrage avec une patience divine, et dit seulement à cet homme que s'il avait dit quelque chose de mal il le fit voir : que s'il n'avait rien dit que de bien, il ne devait pas le frapper. Anne ensuite le renvoya à Caïphe le grand-prêtre, chez qui les princes des prêtres s'étaient assemblés pour trouver des faux témoins qui déposassent contre J.-C., mais il n'y avait rien de solide dans toutes ces dépositions : et un entr'autres l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours, le grand-prêtre se leva et lui demanda pourquoi il ne répondait rien à ces accusations. J.-C. garda toujours un profond silence, ce qui obligea le grand-prêtre de lui faire commandement, au nom du Dieu vivant, de leur dire s'il était le Christ. Oui, je le suis, leur dit-il ; mais vous ne le croirez pas et vous ne le laisserez pas aller. Vous verrez néanmoins bientôt le fils de l'homme assis à la droite de Dieu, qui viendra paraître dans les nuées ; Le grand-prêtre entendant ces paroles, déchira ses vêtements, et s'écria : il a blasphémé, qu'est-il besoin de chercher d'autres témoins ? Vous avez vous-mêmes ouï ses blasphèmes, que vous en semble ? Tous les autres répondirent qu'il méritait la mort, parce qu'il avait blasphémé, c'est-à-dire parce qu'il avait dit la vérité. Ce fut alors que les soldats commencèrent à l'outrager. Ils lui crachèrent au visage, ils le voilèrent par moquerie, et en le frappant, ils lui disaient qu'il prophétisait, et qu'ils devinaient qui l'avait frappé. La nuit s'étant passée parmi ces outrages, lorsque le jour fut venu, ils le menèrent à Pilate, afin qu'il le condamnât à mort. S. Pierre, qui avait suivi de loin J.-C. dans la maison du grand-prêtre, et qui se chauffait avec des officiers, perdit cette ardeur qu'il avait témoignée auparavant, et son courage se changeant en une timidité prodigieuse, lorsqu'une servante lui demanda s'il n'était pas à J.-C., il lui répondit que non. Lorsqu'elle lui eut fait encore un peu après la même demande, il le renonça, comme il avait déjà fait, et dit qu'il ne le connaissait pas. Enfin, environ une heure s'étant passée, un des serviteurs du grand-prêtre, parent de celui dont ce disciple avait coupé l'oreille, dit qu'assurément il était à J.-C., et pour la troisième fois S. Pierre fit de grands serments, et jura qu'il ne connaissait point cet homme. Aussitôt le coq

chanta. Et J.-C. en même temps, regardant S. Pierre, cet apôtre rentra en lui-même, se souvint de ce que son maître lui avait dit, sortit dehors et témoigna son regret par une abondance de larmes. On reconnut bien alors que les âmes qui se convertissent, doivent le bonheur de leur conversion au regard favorable de J.-C. S. Pierre ne s'était point converti au chant du coq, parce que J.-C. ne l'avait point encore regardé. Nous ne voyons rien de nos péchés, ni de tout ce qu'on nous dit de bon pour nous en retirer, si Dieu ne nous éclaire par un regard de sa grâce. Ce fut par une admirable conduite que Dieu permit ce péché, dans celui qu'il avait choisi pour être le chef de son Église, afin qu'il apprît, par sa propre expérience, à avoir compassion de la faiblesse des pécheurs. Sa pénitence a été le modèle de tous les pénitents. Elle n'a point de paroles, parce qu'elles sont superflues quand les œuvres parlent. Je n'entends point la voix de saint Pierre après son péché, dit saint Ambroise, mais je vois ses larmes. Heureuses larmes, qui ne demandent point de pardon, mais qui le méritent !

---

 FIGURE 55. *Flagellation.* Math. 27.
 

---

(La même année 33.)

Jésus-Christ fut mené de Caïphe chez Pilate, qui demanda aux Juifs quels étaient les chefs d'accusation que l'on avait contre cet homme. Mais les Juifs lui répondirent confusément, que s'il n'eût pas été méchant homme, ils ne le lui auraient pas amené. Pilate n'ayant pas coutume de juger des accusés sur des paroles si vagues, voulut le remettre entre leurs mains, afin qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi. Mais, pour le satisfaire, ils produisirent de faux témoins, qui ne parlant plus de religion ni de temple, comme ils avaient fait devant le grand-prêtre, dirent que cet homme était un séditieux, qu'il soulevait tout le peuple, et qu'il empêchait qu'on ne payât le tribut à César, et qu'enfin il se disait roi. Pilate alla ensuite trouver J.-C. qui lui parla librement de lui-même, et de son royaume qui n'était point de ce monde ; il lui dit qu'il était venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité. Pilate, qui n'était pas envenimé comme les Juifs, et qui découvrait aisément l'innocence du Sauveur, alla encore retrouver les Juifs pour leur dire qu'il ne le trouvait point coupable. Mais les cris s'élevant de tous côtés, il fut contraint de revenir interroger J.-C., qui demeura dans le silence. Pilate lui représenta le grand nombre d'accusations qu'on formait contre lui, mais J.-C. ne répondit rien jusqu'à

étonner son juge par ce silence. Ce gouverneur ayant appris que J.-C. était de Galilée, voulut s'en décharger et le renvoyer à Hérode, qui en était le roi, et qui était alors en Jérusalem. Hérode eut d'abord une grande joie en voyant le Sauveur, parce qu'ayant beaucoup oui parler de lui, il désirait de le voir, et espérait qu'il ferait devant lui quelque miracle. Mais lui ayant proposé beaucoup de questions auxquelles J.-C. ne répondit rien, ce prince le méprisa, le traita comme un fou, lui fit donner une robe blanche, et le renvoya à Pilate avec lequel il se réconcilia alors, et ils devinrent amis. Pilate ayant reçu le Sauveur, sortit une troisième fois pour dire aux Juifs qu'il ne trouvait point de crimes en lui, et qu'Hérode lui-même, auquel il l'avait renvoyé, ne l'avait trouvé coupable de rien. Mais les Juifs, ayant résolu de perdre le Sauveur, témoignèrent par leurs cris qu'ils n'approuvaient pas ce que Pilate leur disait. Ainsi ce gouverneur, par une invention cruelle d'une politique ambitieuse, condamna le Sauveur à être fouetté, afin que les yeux de ses ennemis étant adoucis par ce tourment, ils le laissassent vivre. Ce fut alors que Judas, voyant jusqu'où les ennemis du Sauveur poussaient les choses, rentra en lui-même, et que dans la vue du crime qu'il avait commis, il fut saisi d'un désespoir qui lui fit rapporter aux Juifs les trente deniers qu'il en avait reçus, en leur disant qu'il avait péché en leur livrant un sang innocent; et ayant jeté son argent dans le temple, il s'en alla tout désespéré, et se pendit. Ce disciple, dont le diable avait corrompu le cœur, et dont Dieu avait fait servir la malice à ses desseins éternels, est un exemple terrible de la manière dont le démon se joue des hommes. Il leur déguise le mal où il les veut jeter; il leur couvre les yeux, de peur qu'ils ne l'envisagent, et il le colore avec tant d'artifice qu'ils ne peuvent en discerner la laideur; mais aussitôt qu'ils l'ont commis, il se sert d'une voix toute contraire. Il leur exagère leur péché, leur malice et la justice de Dieu. Il le leur représente comme un juge sans miséricorde, et il les porte ainsi dans le désespoir. Il faut que les Chrétiens qui veulent éviter ces pièges, connaissent d'une part la grandeur de leurs péchés, qui sont innombrables, et de l'autre la miséricorde de Dieu, qui n'a point de bornes; et après avoir conçu un regret sincère dans la vue de leurs blessures profondes, et la bonté de celui qui leur commande d'espérer en lui, ils doivent se dire à eux-mêmes: Il n'y a point de maladie incurable lorsque celui qui peut tout en est le médecin, et que le sang de Dieu en est le remède.

FIGURE 56. *Voilà l'Homme.* Math. 27.

(La même année 33.)

Pilate ayant livré J.-C. aux soldats, ils ajoutèrent aux tourments de la flagellation une autre insulte sanglante; et, pour semoquer de sa royauté divine, ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et le vêtirent d'un habit de pourpre. Ils fléchirent ensuite les genoux devant lui, et lui dirent, en lui donnant des soufflets: Salut au roi des Juifs. Enfin, ils le réduisirent en un tel état, que Pilate crut qu'il suffirait de le faire voir au peuple pour l'adoucir, et pour lui ôter l'envie de lui demander sa mort. Mais il fut bien trompé dans son espérance. Car aussitôt qu'il leur eut présenté J.-C. en leur disant: Voilà l'Homme, il s'éleva de si grands cris de tous côtés, qu'il en fut troublé; la proposition même qu'il leur fit de délivrer J.-C. à cause de la fête de Pâque en laquelle il avait coutume de donner la liberté tous les ans à un prisonnier fut rejetée tout d'une voix, et J.-C. se vit préférer Barrabas, qui était un voleur, un séditieux et un homicide. Lorsque la connaissance que ce juge avait pour lui-même de l'innocence de J.-C. le tenait en suspens et l'empêchait de suivre aveuglément la fureur du peuple, il fut encore épouvanté par les avis de sa femme, qui lui fit dire qu'il ne prit aucune part dans l'affaire de cet homme juste, parce qu'elle avait beaucoup souffert durant la nuit à son sujet. Cependant les Juifs, qui ne se relâchaient point pour prendre Pilate par son faible, lui dirent qu'il se déclarait lui-même peu affectionné pour l'empereur, s'il protégeait un homme qui s'était élevé contre César, en s'appelant roi. Ce gouverneur, qui aimait beaucoup sa fortune et peu la justice, ne put résister à ces paroles. C'est pourquoi ayant vu que toutes ses résistances étaient inutiles, et que plus il s'efforçait de sauver J.-C., plus il excitait le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et en se lavant du crime horrible qu'il allait commettre, en se lavant les mains devant tout le peuple, et en disant qu'il n'était point coupable du sang de cet homme. Aussitôt après il prononça l'arrêt de mort contre J.-C., le livra entre les mains des Juifs, et laissa aller Barrabas. Il n'y eut jamais de plus grand exemple que cette action de Pilate, pour faire voir jusqu'où va le désir qu'ont les gens du monde de satisfaire leur ambition et leurs intérêts. Il méprise tout ce qu'il sait de la dignité et de l'innocence de J.-C.; il néglige les avis de sa femme, qu'il devrait regarder comme des avis venus du ciel; et, foulant aux pieds toute l'équité et la bonne inclination même

qu'il avait de protéger un juste opprimé, il condamna J.-C. à la mort, non par passion, comme les Juifs, ni par avarice comme Judas, mais seulement par timidité, et pour ne pas s'exposer au danger de se mettre mal à la cour. Les SS. pères ont remarqué sur cet évangile qu'il n'y a rien que la charité qui nous fasse préférer notre conscience et notre salut à tout ce que nous pouvons prendre dans le monde. Les paroles sont vaines, les pensées sont faibles, les résolutions mêmes peuvent n'être qu'humaines, et nous en imposent souvent. Mais il faut que ce soit Dieu même qui agisse, et que la vertu de sa grâce et de son esprit nous établisse tellement sur l'immobilité de la prière, que nous demeurions toujours fermes et inébranlables dans l'amour et la défense de la vérité et de la justice.

FIGURE 57. Portement de la croix. Math. 27.

(La même année 33.)

Les Juifs se voyant enfin maîtres de J.-C., ne différèrent pas longtemps à exécuter l'arrêt de mort qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Et leur fureur ne pouvant souffrir de retardement, ils le chargèrent de sa croix, et le firent sortir en cet état de la ville de Jérusalem pour aller au mont du Calvaire, qui était le lieu destiné au supplice des scélérats. Mais voyant que J.-C., dont le corps était abattu par tant de travaux, succombait sous un aussi grand fardeau qu'était la croix qu'ils lui avaient imposée, ils engagèrent un homme nommé Simon à la porter derrière le Sauveur, qui marcha ainsi jusqu'au Calvaire parmi les insultes de tout le peuple qui le suivait. J.-C. souffrit jusqu'à l'abattement, pour nous apprendre à ne nous point décourager dans les souffrances beaucoup moindres, et à persévérer jusqu'à la fin. Sa croix est portée par lui et par Simon; et ce mystère est une instruction et une consolation admirable pour tous les fidèles; car cela nous fait voir que la croix, ainsi que le joug de J.-C., est toujours portée par deux, par J.-C. même et par le chrétien qui souffre pour lui. On donne ici un homme au Fils de Dieu pour le soulager; mais c'est Dieu même qui le soulage. Et comme dans la figure, Simon le Cyrénéen soulageait J.-C. en apparence, et que c'était néanmoins J.-C. qui portait le plus grand poids de la croix, parce qu'il avait une force divine, qui ne laissait affaiblir son corps qu'autant qu'il le voulait; ainsi c'est nous qui paraissions porter la croix que Dieu nous impose, mais nous ne souffrons pas tant que J.-C., car c'est lui en effet qui la porte et qui nous empêche d'y succomber en la proportionnant à

notre faiblesse. Le fils de Dieu nous assure que quiconque ne porte pas sa croix après lui, est indigne de lui; et il l'a portée lui-même le premier, afin que son exemple nous persuadât, si ses paroles ne nous touchent point. Les saintes femmes qui avaient suivi J.-C. et qui l'avaient assisté de leur bien pendant ses prédications, l'accompagnent, lorsqu'il porte ainsi sa croix au Calvaire, et elles témoignent par leurs larmes et par leurs soupirs, combien elles prennent de part à ce qu'il souffre. Aussi le Fils de Dieu n'est attentif qu'à elles, et il leur dit cette admirable parole: Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, pleurez sur vous-mêmes. Il ne veut point être plaint, lui qui était si digne; et il nous enseigne combien nous devons prendre garde dans nos maux, ou grands ou petits, de ne nous plaindre point nous-mêmes, de ne vouloir point que d'autres nous pleignent. Il ajoute: Car il va venir un temps auquel on dira: Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants. Ils diront alors aux montagnes, tombez sur nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera ce du bois sec; si quelque chose est capable d'arrêter l'impatience du cœur humain, ce doit être cette dernière parole de J.-C. Qui est le chrétien qui ne s'abaisse profondément sous la main de Dieu qui le frappe, s'il considère ce qu'était J.-C. et ce qu'il a souffert et ce qu'il souffre. Il faut que l'homme avoue, après cette vérité, que s'il tombe alors dans l'impatience et dans le murmure, ce ne peut être que par un orgueil qui tient quelque chose de l'extravagance, qui dément ce que nous croyons, et qui fait injure aux souffrances du Fils de Dieu.

FIGURE 58. Crucifiquement. Math. 27.

(La même année 33.)

Jésus-Christ étant arrivé sur le Calvaire où se devait offrir ce grand sacrifice qui avait été figuré dès la création du monde, et dont la vertu efficace devait passer jusque dans la suite de tous les siècles, on lui donna d'abord à boire du vin de myrrhe, mêlé avec du fiel. Mais lorsqu'il en eut goûté, il n'en voulut point boire. On lui ôta ensuite ses vêtements, on l'attacha sur la croix entre deux voleurs qu'on avait amenés avec lui, afin qu'il passât aussi lui-même pour un scélérat. J.-C., comme un agneau qui demeure muet devant celui qui l'égorge, ne s'étant plaint d'aucune de ces cruautés, et n'ayant jeté aucun cri dans ses douleurs violentes, n'ouvrit la bouche que pour prier son père de pardonner ce crime à ses persécuteurs, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils